

DISCOURS DE ZERUYA SHALEV PRIX JAN MICHALSKI DE LITTÉRATURE 2019

Chère Vera Michalski, éminents membres du jury, mesdames et messieurs,

Je suis profondément honorée et émue d'être parmi vous aujourd'hui en ce beau lieu, conçu exclusivement pour les écrivains et la littérature. Dans un monde de plus en plus entraîné par le rythme rapide de la technologie, si différent de la lenteur et de la patience requises par le processus de l'écriture, rencontrer une telle générosité, une telle grâce relève presque du miracle. Ici, la douleur dont est faite la littérature devient source de beauté et d'inspiration. Recevoir ce prix éminent, aujourd'hui, constitue pour moi le sommet stimulant de cette métamorphose. Je vous en remercie.

La douleur est le thème principal de mes textes depuis que j'ai commencé à écrire à l'âge de six ans. « Pourquoi tes poèmes sont-ils si tristes ? » Je me souviens que ma mère se plaignait : « Tu as une enfance heureuse ! » Je n'étais pas une enfant triste, je connaissais le bonheur mais, avec mon instinct aiguisé d'enfant, je sentais que la perte pouvait survenir à tout moment. Grandir en Israël dans les années soixante et soixante-dix, c'est absorber les craintes et les anxiétés, les chocs et les pressions, et mûrir entre deux guerres. Mais j'ai toujours consacré mon écriture aux conflits entre les sexes, et non entre les nations, aux frontières émotionnelles, et non géographiques, aux nuances de la vie intérieure et à celles de la langue qui les façonne en mots. C'était peut-être ma façon de me rebeller contre la réalité israélienne. Les guerres qui font ragent au cœur de l'âme, au cœur de la famille, ne sont pas faciles non plus, mais l'espoir y est plus fort.

J'ai toujours pensé que la littérature doit nous surprendre et même nous briser le cœur, pas le caresser. Mais de plus en plus, je prends conscience que la rencontre avec la douleur, en littérature, ne doit pas être une source de tourment, de déprime, mais un moyen d'ouvrir les yeux. J'essaie de saisir la tension qui existe entre le changement et le déterminisme, la chute et la guérison, l'amour et la perte, le passé et le présent – cette tension d'où jaillira le changement : dans la vie des personnages du roman et, parfois, dans celle des lecteurs aussi.

Lorsque j'ai commencé à écrire *Douleur*, je voulais explorer l'attraction grandissante pour le passé. J'ai remarqué que de nombreuses personnes autour de moi commençaient à chercher des témoignages de leur passé partout où ils pouvaient en trouver. J'avais le sentiment qu'à un certain stade de l'existence, et même assez tôt dans la vie, le passé devient plus intéressant, voire plus passionnant, que le futur.

J'ai essayé de trouver des moyens de transformer l'attirance pour le passé en une rencontre dramatique dans le présent, et j'ai pensé à Iris, quarante-cinq ans, directrice d'école et mère de deux enfants, qui retrouve de manière inattendue l'homme qui l'avait abandonnée des années auparavant. Lors de ces retrouvailles, elle renouerait avec la jeune fille qu'elle avait été, ses rêves et ses attentes, tout ce qu'elle avait laissé derrière elle.

Le présent peut-il offrir une seconde chance à un grand amour surgi du passé ? La personne qui nous a causé le plus de douleur peut-elle nous guérir ? Pouvons-nous guérir sans faire souffrir les êtres qui nous sont les plus chers ?

Ces questions dépassent le conflit classique entre le mari ennuyeux et l'amant fascinant. Pour moi, elles concernent la substance et la nature de l'amour : explorer les attirances et les dangers qu'entraînent les relations fusionnelles, le désir de ne faire qu'un avec l'autre. Cette attirance menace-t-elle d'annihiler toute notre existence séparée et individuelle ? Devons-nous renoncer au rêve d'union totale pour pouvoir créer une union véritable ?

Ces questions ne datent pas d'aujourd'hui. Dans son *Banquet*, Platon raconte le mythe de l'Androgyne : dans un passé lointain, les humains étaient doubles. Ils avaient deux têtes et quatre bras et, de ce fait, ils représentaient une menace pour les Dieux. Aussi les Dieux les coupèrent-ils en deux, et depuis, un puissant désir d'union, ou de réunion, ne cesse de nous hanter. Il existe, dans le Talmud, une version encore plus intéressante de cette histoire : ces créatures à deux têtes et quatre bras étaient collées l'une à l'autre par le dos, en sorte que, tout en étant inséparables, elles ne pouvaient jamais vraiment se rencontrer, ni se voir. Elles étaient incapables de porter un même regard sur les choses, chacune voyant ce que l'autre ne pouvait voir. Cette description ancienne me rappelle tant de couples de mes connaissances !

Bien entendu, ces dilemmes d'union et de séparation sont universels. À cet égard, l'intrigue de *Douleur* aurait pu facilement se dérouler aux États-Unis ou en Europe. Mais c'est ici que la réalité israélienne, la douleur israélienne, fait irruption. Un matin comme les autres, Iris se dépêche pour se rendre à son travail, quand Micky, son époux, la retient devant la porte. Il lui rappelle cet autre matin traumatisant, il y a de cela dix ans, jour pour jour, lorsqu'elle a été blessée dans un attentat terroriste. Et d'un seul coup, la douleur ressurgit.

Ce fut une grande surprise, pour moi, de voir le conflit israélo-palestinien exploser dans le corps de l'héroïne, au tout début du roman. En 2004, j'ai survécu à un attentat terroriste à Jérusalem et je me suis promise de ne jamais écrire sur le sujet. Il se peut que, dans la perspective de ma longue rébellion contre la réalité israélienne, je ne voulais pas que le terrorisme intervienne dans mes romans ; c'était bien assez qu'il soit entré dans ma vie.

Mais lorsque j'ai commencé à écrire *Douleur*, l'histoire a jailli sans que je puisse l'arrêter ou lui opposer une résistance. Je me suis aperçue qu'au fil des années, l'ancienne douleur avait pris un nouveau visage et une nouvelle signification.

Tout au long du livre, la douleur se déploie jusqu'à dépasser la simple souffrance, elle devient le moteur de l'intrigue, pousse les personnages à s'affranchir de leur passé. De manière tout à fait inattendue, la narration de *Douleur* m'a aidée moi aussi à surmonter mon passé.

En cette occasion exceptionnelle, je suis très heureuse de n'avoir pas tenu la promesse que je m'étais faite de taire ce passé. Je voudrais remercier toutes celles et ceux qui ont rendu ce moment possible : Laurence Sendrowicz, ma grande traductrice ; mes merveilleux éditeurs chez Gallimard et toute l'équipe des éditions, ainsi que Nilli Cohen, mon agente dévouée.

Zeruya Shalev